

PRINTEMPS 1940

Madame Duplant, Proviseur du Lycée Emile Zola a reçu en juillet 2005 une lettre du Docteur Antoine Denis, qu'avec son accord, nous reproduisons ci-dessous. Il y évoque les souvenirs dramatiques d'une année de terminale un peu particulière.

Contacté par Jos Pennec, le docteur Denis nous a envoyé une photo de sa classe que nous ne possédions pas : la photo de la classe de Math-Elem de 1939-1940.

Nous la reproduisons à la page suivante.

Albi, le 20 juillet 2005

M. le Proviseur,

Je viens d'apprendre que les travaux de rénovation du lycée Emile Zola étaient maintenant terminés.

Cette nouvelle qui me réjouit a réveillé bien des souvenirs ; en effet votre établissement a une place de choix dans ma mémoire. J'y ai fait en 39-40 mon année de Math-Elem. dans des conditions assez peu banales.

J'avais pris pension chez ma grand-mère paternelle qui habitait place de la gare tandis que ma mère, mon frère et mes deux sœurs plus jeunes n'avaient pas regagné Paris en Septembre 39 et s'étaient organisés pour vivre tant bien que mal à Saint-Suliac où la famille passait habituellement ses vacances d'été.

J'ai donc vécu à Rennes ce printemps 40, printemps tragique s'il en fut, après un automne et un hiver au cours desquels nous avons senti monter les périls.

Dès le début mai, j'avais assisté à la migration poignante des réfugiés qui fuyaient l'envahisseur. J'ai touché du doigt le drame de ces malheureuses familles éperdues auxquelles modestement j'ai tenté de porter secours ; à l'époque j'étais scout de France.

J'étais dans les caves du Lycée le jour du premier bombardement de la gare de Rennes ; nous avions ce matin-là cours de Sciences Naturelles. Les bombes tombaient dru. Je me revois, sitôt la fin de l'alerte, courant place de la gare craignant le pire pour ma grand-mère. Dieu merci les bombes avaient respecté son immeuble.

Le ciel qui le matin était radieux, lumineux, avant le bombardement était devenu noir, sinistre, obscurcissant la ville. L'atmosphère avait changé ; les gens couraient, hagards ; on parlait de milliers de victimes. Quelle matinée !

Et au lycée quel désarroi ; j'entends encore la voix brisée du professeur de maths nous annoncer qu'un armistice avait été signé : « la fortune des armes nous a été contraire ... », telles ont été ses propres paroles. La guerre était finie, les combats annonçait-on avaient cessé. Quelques jours plus tard, le 18 juin, un général inconnu lançait son appel. Je l'ai entendu et j'y ai donné suite. Mais ceci est une autre histoire.

Je conserve le meilleur souvenir de tous nos professeurs. Je les revois tous avec leur personnalité, leurs tics, leurs manies, leurs qualités. Je leur garde une reconnaissance qui durera autant que moi.

J'ai appris plus tard que le professeur qui nous avait accompagné à la cave pendant le bombardement et dont l'attitude avait été admirable, homme délicat, sensible, fragile - il était cardiaque - était mort peu de temps après. J'ai su également longtemps après l'occupation qu'un de nos camarades très tôt engagé dans la résistance active avait été arrêté par les allemands et fusillé.

En vous écrivant, M. le Proviseur, mille détails concernant cette période rennaise de ma vie surgissent de ma mémoire : détails futiles, cocasses, détails tendres mêlés aux tragiques ; de quoi donner pâture au talent d'un romancier.

Il faut dire que toute la partie bretonne de mon existence a toujours eu une place majeure. Je précise que la famille de mon père était rennaise : mon grand-père, avocat, avait été maire-adjoint avant la guerre de 14-18.

J'ai donc un peu tendance à devenir prolixe lorsque j'évoque mes attaches bretonnes.

J'arrête mon bavardage et j'en arrive à ma question : si vous envisagez de donner quelque éclat à une éventuelle cérémonie pour fêter la restauration de votre lycée, bien que ma santé soit devenue bien précaire – je termine ma 84^{ème} année, je ferai l'effort de venir à Rennes pour me retrouver un instant dans les murs de ce Lycée où s'est déroulée, je crois pouvoir le dire, une des années les plus mémorables de ma jeunesse.

Veuillez agréer, M. le Proviseur avec l'assurance de ma très sincère considération, mes salutations les plus distinguées.

Un lycéen qui a laissé moins de traces que l'auteur d'Ubu-Roi

A.Denis